



©Photographie K. Abello. Venezia, avril 2014

Gilbert Renouf est né en 1957 à Cherbourg. Il écrit des poèmes, des chansons, des proses, du théâtre, des chroniques, des textes pour des catalogues de peintres et de photographes, des nouvelles. Chanteur, comédien, il participe à nombre de lectures publiques, et prête sa voix à des films documentaires sur des peintres et des écrivains.

Il a créé et dirige la revue *La lettre sous le Bruit*.

Il organise, au nom de sa revue *La lettre sous le Bruit*, en partenariat avec l'association **Gangotena**, les soirées littéraires *Les Mercredis du Carré* à la librairie « Le Carré des mots » à Toulon, ainsi que *Les Samedis Littéraires* à la médiathèque de Hyères.

Derniers livres parus :

Ce sont les vagues et c'est le vent (Amateurs Maladroits éditions)

La vie offerte (Tipaza)

Rien, sur des peintures de Régine Blanc (chez l'auteur)

La douceur poème – tactiques pour une guerre – avec des encres de Gilbert Conan (éd. du Petit Véhicule).

Correspondances (extrait)

Tu n'as jamais cru aux signes. J'aurais dû, en cela, justement, en voir un. Pourtant, tu ne sembles pas indifférent aux symboles, aux petits gestes gratuits, aux intentions discrètes, aux délicatesses, et ton sens de l'esthétique a toujours été affûté, parfois même peut-être exagéré. Ce matin en partant au travail, tu m'as dit, tu t'en souviens ? : « Tu es vraiment superbe dans cette robe, superbe et très excitante ! Un jour on va t'enlever si tu n'y prends garde... » Je n'ignore pas qu'il y a derrière tes remarques de ce genre une vraie admiration, mais une vraie crainte aussi. Tu es heureux d'avoir près de toi une femme que tu trouves belle, cependant c'est parfois une angoisse pour toi d'imaginer que d'autres peuvent montrer qu'ils y sont également sensibles, que sans doute je n'y suis pas indifférente, et jusqu'à quel point... Je sais bien qu'au fond de toi il y a toujours eu la peur que je m'en aille. Inquiétude inutile, puisqu'elle n'est un rempart contre rien.

Je t'ai un jour enlevé à ta solitude, du moins je l'ai cru. Je me suis peu à peu aperçue qu'une part de celle-ci demeurerait irréductible, que d'une certaine manière je n'y entrerais pas, n'y entrerais jamais, et notre fille non plus. Peut-être, certainement même, protesterais-tu à cela, je t'entends m'opposer que tout nourrit ta vie intérieure. Admettons, mais que ta vie intérieure est parfois inatteignable, parfois incompréhensible pour moi ! J'ai souvent repensé à cette anecdote que toi-même m'a racontée, comme pour me prévenir peut-être, lorsque Elsa Triolet entre dans le bureau d'Aragon lui demandant si elle le dérange et qu'elle s'entend répondre : "Oui, j'écris un poème à Elsa." Je n'ai pas besoin d'être idéalisée, mais d'être aimée. Sans doute cette phrase est-elle injuste, parce que je sens bien à quel point ton amour est profond et considérable. Mais peut-être me suis-je lassée de ce qui avait pu me séduire : te voir constamment chercher de grandes choses où moi je les trouve aisément dans les petites. Peut-être au fond m'aimes-tu mais ne nous aimes-tu pas. Je ne parle pas ici de Clémentine et moi, mais de notre relation. Un peu comme si tu m'aimais sans moi. Ce n'est pas cela être ensemble pour moi. Je me demande si tu n'es pas un grand infirme qui surjoue pour dissimuler son infirmité. Tu vois où j'en suis arrivée. J' imagine ton ébahissement à ces lignes, j'en souris presque, tu sais comme cela m'amuse de te désarmer, à quel point je m'attendris à te surprendre sans carapace. Je sais aussi combien cela t'irrite de te voir dévoilé.